



Maxence Segard

**Les Alpes occidentales romaines**  
Développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)

Publications du Centre Camille Jullian

---

## Chapitre II. La haute montagne à l'époque romaine : un espace peu fréquenté ?

---

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance  
Lieu d'édition : Aix-en-Provence  
Année d'édition : 2009  
Date de mise en ligne : 13 février 2020  
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine  
ISBN électronique : 9782957155705



<http://books.openedition.org>

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2009

**Référence électronique**

SEGARD, Maxence. *Chapitre II. La haute montagne à l'époque romaine : un espace peu fréquenté ?* In : *Les Alpes occidentales romaines : Développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2009 (généré le 03 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/133>>. ISBN : 9782957155705.

---

## Chapitre II

# La haute montagne à l'époque romaine : un espace peu fréquenté ?

**L**e caractère saisonnier de la fréquentation de la haute montagne, et l'éventail finalement assez limité des ressources qu'elle offre, facilitent en partie l'analyse. Il n'y a pas ici, comme dans les vallées et en moyenne montagne, un partage de l'espace entre les zones cultivées, les vergers, les prairies et les prés où séjournent le bétail. La fréquentation estivale de la haute montagne consiste à accompagner les troupeaux ou à exploiter des gisements de minerais ou de pierre, si on exclut ici la fonction de passage de ces espaces. Cette apparente simplicité ne résiste pas à un examen détaillé. Ces activités mono-spécifiques sont-elles aussi séparées qu'il y paraît ? Les bergers ne peuvent-ils pas être, dans certains cas, ceux qui prospectent, découvrent et exploitent des gisements métallifères ? Mais surtout, que font ces bergers, ces mineurs le reste de l'année ? Ces questions rappellent toutes nos incertitudes et nos ignorances sur la complémentarité des espaces mis en valeur, mais également sur l'existence possible de populations qui pratiquaient des activités spécialisées.

Dans un article sur les activités humaines au Néolithique, et évoquant les grottes-bergeries du Diois, A. Beeching posait ainsi la question du statut des bergers qui fréquentaient l'été les hauteurs des Préalpes : bergers spécialisés ? agriculteurs ayant intégré l'estive dans leur rythme annuel ? (Beeching 1999b, 558). Cette question se pose en des termes peu différents pour les périodes suivantes, et donc pour l'époque romaine. Le pâturage estival dans les montagnes du Champsaur, de l'Argentiérais, du plateau d'Evian ou du Vercors a été identifié parfois par les vestiges de structures pastorales (enclos, cabanes), le plus souvent par la présence de plantes nitrophiles. Mais quelle était la destination hivernale des troupeaux ? Qui les gardait, qui les élevait ? Les troupeaux qui fréquentaient la haute montagne ont-ils un rapport avec les activités agricoles dans les vallées et en moyenne montagne ? Au contraire, a-t-on affaire à des populations « en marge » des nouveaux modes d'exploitation, et qui continueraient à pratiquer des activités pastorales de façon traditionnelle ? Ces questions sont évidemment autant d'impasses et il est

délicat de s'avancer sans hésiter dans une quelconque direction. On touche là des problématiques sur la propriété et les modes d'exploitation, sur lesquelles on est fort mal documenté. Les éléments dont on dispose autorisent pourtant quelques réflexions et suggèrent quelques pistes.

### 1. Le pâturage en haute montagne et l'alpage : une image à déconstruire ?

La première réflexion concerne une idée courante dans les recherches menées sur la montagne et qui abordent le problème de l'estive. Très souvent, la haute montagne y est dépeinte comme un paysage ouvert, au-delà de la limite supérieure de la forêt et donc favorable au séjour du bétail. Cette image de l'alpage, domaine immuable du troupeau transhumant, nécessite d'être considérée avec prudence.

#### 1.1. Le pâturage en haute montagne : pelouses alpines et sous-bois

Les disciplines paléoenvironnementales, par l'objet qu'elles étudient, permettent d'apporter des nuances à une image qui s'appuie largement sur les pratiques modernes et contemporaines. L'analyse des variations de l'altitude atteinte par la forêt est l'une des principales problématiques abordées par les études s'appuyant sur la palynologie, mais également sur la pédoanthracologie.

Un premier constat élémentaire que permettent de faire ces approches est la grande variabilité de la forêt à l'échelle de plusieurs millénaires, mais également à l'échelle de quelques siècles. Il nous invite donc à prendre quelques précautions avec des expressions telles que « montée en alpage » pour décrire le pâturage estival des troupeaux. Dans de nombreux cas en effet, les pelouses d'altitude actuelles étaient encore couvertes de forêts il y a quelques siècles, et il en est de même pour des époques plus anciennes, durant lesquelles la fréquentation de la

haute montagne par les troupeaux n'était pas aussi intense. Mais la présence de forêt n'est en soi pas un obstacle au pâturage. On le sait par des pratiques documentées par les textes ou mêmes actuelles. C'est également ce qu'a révélé, pour l'âge du Bronze, la fouille du site de Jujal dans le Champsaur (Palet-Martinez 2003, 205-206). Elle a mis en évidence, à travers les analyses anthracologiques de niveaux d'incendie, une pratique du pâturage en sous-bois dès cette période. À la même époque, la fréquentation des troupeaux sur le replat du lac des Lauzons (2190 m) se faisait dans un milieu en cours de déboisement, mais encore couvert par des arbres épars. Les nombreuses analyses anthracologiques réalisées à Fangeas et sur le plateau de Faravel, à différentes altitudes et sur des charbons de bois de différentes périodes, montrent également cette grande variabilité de la forêt.

En tout cas, l'idée d'un pâturage dans un milieu forestier ne doit pas être éludée. C'est d'autant plus vrai dans le cas de la fréquentation pastorale peu intense de la période romaine attestée par la plupart des analyses polliniques dans les Alpes occidentales. Pour des troupeaux peu nombreux, la végétation de certains sous-bois est largement suffisante, et même bénéfique au bétail. Le mélèze en particulier laisse filtrer une lumière suffisante pour le développement d'une strate herbacée riche. Cette richesse des forêts est d'ailleurs louée par certains agronomes. Columelle en particulier (VI, 22) indique que les vaches aiment en hiver les pâturages maritimes, et en été les pâturages des forêts les plus couvertes et des montagnes les plus élevées. Selon lui, les jeunes vaches vivent d'ailleurs plus longtemps dans des forêts pleines d'herbages et dans des taillis. Ces données montrent la nécessité de ne pas associer de façon automatique la fréquentation pastorale de haute montagne à un paysage de pelouses d'altitude où l'arbre est absent. Dans le cas de la cabane de Faravel XIV, dont l'occupation est datée autour du changement d'ère, l'altitude élevée du site (2450 m) et sa situation par rapport à la végétation actuelle (400 m au-dessus de la limite de la forêt) sont considérées comme la preuve que la forêt atteignait à cette époque une altitude beaucoup plus élevée (Walsh 2005, 296). Cette caractéristique du milieu, considérée comme une contrainte, aurait nécessité la recherche de pâturages à des altitudes élevées. Mais dans ce cas précis, ne peut-on considérer autrement ce choix d'une implantation aussi élevée ? Et pour quelles raisons trouve-t-on alors, à des altitudes inférieures, de nombreuses occupations du Néolithique et de l'âge du Bronze, à des périodes durant lesquelles la forêt avait un niveau au moins équivalent ?

## 1.2. Fréquentation de la haute montagne et feu pastoral

Ces réalités demandent à être considérées à la lumière de données paléoenvironnementales qui offrent également l'image d'espaces de haute montagne (mais également de moyenne montagne) régulièrement affectés par des incendies. Les données pédoanthracologiques sont à ce titre très précieuses. Elles permettent, à partir de l'étude et de la datation des micro-charbons conservés dans les sols, d'évaluer le rythme des incendies qui affectent un versant ou une région. Les travaux réalisés dans les Alpes concernent les Alpes méridionales (Queyras, vallée de l'Ubaye surtout) et la vallée de la Maurienne (Carcaillet 1996 et 1998 ; Talon 1997 ; Talon, Carcaillet, Thimon 1998). L'une des principales observations des pédoanthracologues est l'absence de tout synchronisme entre les incendies qui interviennent dans des secteurs éloignés de plusieurs kilomètres. Une origine climatique seule engendrerait sans nul doute des phases d'incendie contemporaines, à l'échelle régionale en tout cas (Carcaillet 1998, 389-390 ; Carcaillet, Brun 2000, 712). Les pédoanthracologues insistent donc sur le fait que les traces d'incendies qu'ils observent sont le plus souvent liées à une pratique du feu d'essartage. Dans les différents secteurs étudiés, les analyses mettent en évidence le grand nombre d'incendies au-delà de 2000 m d'altitude, mais également leur ancienneté. Bien qu'il existe de réelles variations entre les massifs et au sein même de la même vallée, les analyses montrent que les incendies en haute montagne débutent dès le Néolithique et s'intensifient à partir de l'âge du Bronze, peut-être facilités par un climat moins humide. Le recul de la forêt, également souvent observé par les palynologues, est confirmé par les pédoanthracologues, qui montrent l'importance du feu dans cette dynamique. Les incendies d'époque romaine sont souvent peu nombreux, et montrent l'importance des millénaires qui précédaient dans la mise en place d'un paysage incendié, puis régulièrement reconquis par des espèces pionnières. Pour la plupart, ces espèces colonisent des secteurs incendiés qui sont peu pâturés. C'est le cas des versants escarpés, rocaillieux, où une espèce telle que l'aulne est favorisée.

La pratique du feu pastoral depuis le Néolithique et jusqu'à nos jours pose la question de la façon dont était gérée la haute montagne à l'époque romaine. Les feux n'y sont pas plus nombreux et témoignent d'une fréquentation pastorale peu intensive. Celle-ci devait se dérouler dans des milieux différents. La palynologie met en avant la pratique d'un pastoralisme en milieu forestier ou semi-forestier ; les incendies montrent quant à eux que le feu était utilisé, sans doute pour ouvrir des espaces ponctuellement ou peut-être, dans certains secteurs, pour faciliter

l'arrivée de troupeaux plus importants. Les bergers conservaient pour cela des usages connus depuis longtemps. Diodore de Sicile (V, 29) témoigne ainsi des feux pastoraux pratiqués par les bergers dans les montagnes pyrénéennes. Il précise que ces espaces autrefois couverts de forêts sont désormais déboisés. Le feu devait permettre de régénérer des terrains de parcours utilisés régulièrement ; il peut constituer un indice important de la pérennisation des espaces de pâturage, confirmée par l'existence de cabanes et d'enclos en pierre sèche. Les espèces pionnières, de même que les landes (bruyères, rhododendrons, genévrier) qui se développent très vite sur les terrains incendiés et parcourus par les troupeaux, devaient être brûlées régulièrement pour permettre aux herbacées de reprendre le dessus. Ce rythme d'entretien a été parfaitement mis en évidence pour l'âge du Bronze sur le site de Jujal dans le Champsaur (Palet Martinez, Ricou, Segard 2003, 205-206). On peut penser que les pratiques de la période romaine, largement fondées sur l'empirisme et la transmission des savoirs, n'étaient pas fondamentalement différentes.

## 2. Une exploitation diversifiée de la haute montagne

Ce qui prime dans l'examen attentif des données paléoenvironnementales est la fréquentation très peu importante de la haute montagne. Car si certaines analyses montrent parfois un pastoralisme important localement, la plupart témoigne plutôt d'un milieu encore dominé par la forêt, et où les indices d'occupation sont souvent inexistantes. L'intensification qu'on pouvait attendre à l'époque romaine n'existe pas, et les activités humaines en haute montagne ne sont pas plus importantes qu'aux époques précédentes. Ce premier constat pose bien entendu la question de la nature de la fréquentation de ces espaces, attestée par la palynologie mais également les cabanes en pierre sèche découvertes dans les Alpes du Sud. Ces dernières témoignent d'une stabilisation des espaces parcourus, peut-être d'un enracinement sur un espace limité durant la saison estivale. Le caractère pastoral de cette occupation est révélé par la présence

dans les diagrammes palynologiques de plantes nitrophiles et de rudérales. Mais comme pour les périodes précédentes, elle n'exclut pas des activités complémentaires. L'étude archéozoologique du site de haute montagne de Spilblätz, dans le canton de Schwyz a ainsi montré l'importance de la faune sauvage dans les niveaux d'occupation du Xe au XIVe siècle (Morel 1998, 235). Le chamois (20% des petits ruminants déterminés) et la marmotte en particulier indiquent l'importance de la chasse dans les activités pratiquées lors du séjour estival. Ces analyses invitent à reconsidérer l'idée de populations aux activités pastorales exclusives. Les populations qui fréquentent la haute montagne durant l'été sont toujours des chasseurs. L'exemple des mines de la haute vallée de Freissinières montre que les bergers ont aussi pu être des mineurs. Le fait qu'on retrouve très rarement les traces d'une exploitation minière de montagne est lié à l'avancée de la recherche ; mais il faut sans doute y voir les signes d'une exploitation modeste et ponctuelle, liée aux besoins domestiques ou seulement à alimenter un marché local. Connu dans le Briançonnais sous le nom de mines paysannes, en rapport avec une recherche de petits filons de houille pour des besoins domestiques, ce type d'exploitation a pu profiter de l'affleurement du minerai en surface. Les grattages peu profonds ont laissé des traces infimes et difficilement datables. Les analyses paléoenvironnementales réalisées à Fangeas montrent cependant que des exploitations de petite ampleur ont existé, et qu'il est possible de les identifier à travers les traces indirectes qu'elles ont laissées.

Ces formes variées d'occupation de la haute montagne constituent un argument de plus pour déconstruire l'image mythique du berger entièrement consacré à son troupeau durant l'estive : la montagne recèle de nombreuses richesses, et il s'agit d'utiliser le temps qu'on y passe de la façon la plus rentable. C'était déjà vrai au Néolithique, où le territoire d'estive était au moins autant un territoire de chasse, dès l'âge du Bronze où les bergers se faisaient chercheurs de minerai, et c'est sans doute encore vrai à l'époque romaine, le troupeau souvent peu important laissant suffisamment de temps pour pratiquer d'autres activités : les espaces de haute montagne fournissaient aux montagnards un éventail de ressources complémentaires, pour leur consommation ou pour les commercialiser.